

Le bal des images

par JENNIFER ALLEYN, cinéaste

Je dois avoir 10 ans. C'est Noël.

Entre les marâtres, méchantes reines et autres belles-mères, entre une mère qui meurt sous les balles d'un chasseur et une autre enchaînée par les employés d'un cirque, les enfants de l'univers Disney sont maltraités, abandonnés, intimidés. La candeur et la bonté des enfants font d'eux les victimes idéales de la duplicité, de l'hypocrisie et de la méchanceté des adultes.

On en profite pour aller au cinéma. Ou plutôt, comme tout est fermé sauf les cinémas, on se retrouve là pour prolonger un peu l'étrange repas que mes parents fraîchement séparés, se sont forcés d'organiser pour éviter à leur fille unique, un Noël où il aurait fallu choisir entre le père et la mère. Choix impossible. On apaise un peu les tensions en allant voir un film en ce premier jour d'hébertude.

Qui a choisi le film ? Je ne le sais pas. Ne le saurai jamais. Je ne comprends pas l'italien et n'arrive pas à lire les sous-titres, mais je décède assez vite de quoi il est question. Le film trace le portrait d'une famille italienne dont les membres alternent dans un grand appartement urbain, dans l'Italie des années 1980.

Il est signé Ettore Scola, cinéaste que je ne connais pas encore, mais dont je n'oublierai jamais les images, ni les larmes versées pendant et après la projection, alors que je vis ce qu'il est juste d'appeler une épiphanie dans ce petit cinéma de quartier.

Mes parents ne savent pas pourquoi je pleure, à ce moment précis, alors qu'ils sont à mes côtés. Ils ne savent pas que je pleure, assise entre les deux, leur séparation. Et que cette